



A PARTIR
DE 8 ANS

Production :

Atyapim

Scénario :

Atalay Tasdiken

Son :

Mustafa Bölükbası

Montage :

Serhat Solmaz

Musique :

Erkan Oğur

Interprétation :

Elif Bülbül, Mehmet Bülbül, Mete Dönmezer, Mustafa Uzunylmaz



Atalay Tasdiken

est diplômé de l'Université de Konya's Selcuk et a exercé comme professeur de physique. En 1991, après son service militaire, il a travaillé dans le monde de la publicité en tant que directeur artistique pour une trentaine de campagnes. Il a écrit et produit *Bes Numaral Kamp (Camp Numéro Cinq)* une fiction turque/russe/ouzbek en collaboration pour la télévision. En 1996, il a produit le documentaire *Günes Bile Zor Ayrilir Bu Sehirden (Même le soleil hésite à partir)*, qui traite de son village natal, Beysehir, aux couchers de soleil légendaires. *Mommo le Croque-mitaine* est son premier long métrage.

Mommo le Croque-mitaine

Atalay Tasdiken / Turquie / 2009 / 1h34 / 35 mm / VOSTF – Fiche réalisée par **Pascale Diez**

Depuis que leur mère est morte et leur père remarié, avec une femme qui ne veut pas d'eux, Ayşe et Ahmet vivent chez leur grand-père Hasan. Le grand frère prend soin de sa sœur et du vieil homme handicapé qui cherche une solution pour leur avenir. Dans ce pauvre village d'Anatolie, l'été se déroule lentement dans l'attente des lettres de la tante d'Allemagne et d'une décision qui changera leur vie.

Point de vue

Pour son premier long métrage, Atalay Tasdiken a choisi de mettre en scène une histoire qui s'est réellement déroulée dans un village d'Anatolie proche de sa campagne natale. Une histoire qui dénonce l'état de pauvreté du monde rural turc où les adultes n'ont quelquefois pas d'autre choix que d'envoyer leurs enfants travailler chez les nantis d'Istanbul.

Avec *Mommo le Croque-mitaine*, il réussit à brosser à la fois une peinture très naturaliste d'un village turc contemporain et le portrait de deux enfants avec lesquels nous partageons fraîcheur et tendresse mais aussi angoisse et tristesse.

La relation de protection et d'attention entre le frère et la sœur n'est pas sans rappeler celle du petit John et de sa sœur Pearl dans *La Nuit du chasseur* de Charles Laughton. Mais si John réussit à sauver Pearl, Ahmet n'empêchera pas le départ de sa sœur. Bien que non

dénué de poésie, le film de Tasdiken s'inscrit dans un cinéma réaliste, attaché à dépeindre un fait de société, hélas encore actuel. Si dans le film de Laughton, il s'agit, pour le jeune Américain, d'un parcours initiatique avec des épreuves bien définies à surmonter afin de se protéger d'un tueur en série, pour les enfants d'Anatolie, l'enjeu est plus diffus. Dans l'attente d'une décision des adultes qui déterminera leur avenir, ils sont confiants, mènent leur petite vie, entre jeux, promenades et tâches ménagères dans un univers rassurant. Même s'ils se posent des questions et observent le monde des adultes, ils sont soumis au poids des traditions et demeurent dans une attitude d'obéissance. Presque aucune révolte ne les agite, uniquement de la tristesse, et le récit ne leur offre, à aucun moment, le choix de se prendre en charge.

Le film adopte le plus souvent le point de vue des enfants mais il nous fait aussi partager celui du grand-

Mommo le Croque-mitaine

Point de vue

[suite]



père. Au fil des visites de l'entremetteuse, le danger de la séparation et d'un avenir incertain pour Ayse se dessine. Ce choix narratif crée une tension pour le spectateur prévenu des enjeux, tension qui rend encore plus touchants les liens entre les enfants.

Ahmet est responsable de Ayse, il en prend soin avec toute la tendresse dont il est lui même privé. Cette attention est dépeinte dans de longs plans fixes qui se multiplient en petites actions de la vie quotidienne. Il ne la perd jamais des yeux, en faisant les tâches ménagères, en la coiffant ou en jouant avec elle, ce grand frère fait office de père et de mère mais aussi d'ami et de confident. Ce qui touche le plus dans les jeunes personnages de *Mommo* c'est, comme chez Laughton, la description de leur capacité de résistance face à la mort, à l'abandon et à la cruauté de leur vie.



Même si le réalisateur prend clairement le parti des enfants, il ne juge pas sévèrement les autres personnages, y compris les plus antipathiques. Le père est condamné plusieurs fois par des tiers mais le dernier plan sur son visage nous fait ressentir toute la faiblesse de caractère et le déchirement intérieur qui sont les siens. Si la décision du grand père de céder la fillette à une famille de riches stambouliotes nous paraît cruelle, les choix de mise en scène rendent l'homme fragile, au bord de la mort. Une série de fondus enchaînés nous le montre torturé par les doutes, filmé devant la fenêtre ouverte sur la nuit, jusqu'à l'aube.



Pistes de lecture

Les enjeux du film reposent sur le fait que le spectateur est omniscient contrairement aux deux héros. C'est à travers deux séquences avec l'entremetteuse et une autre avec un voisin qui lit la lettre de la tante d'Allemagne que nous comprenons le risque que court la fillette. Il y a plusieurs points de vue dans cette histoire...

Mommo le Croquemitaine est une fiction mais le lieu du récit et sa précision descriptive lui donne un aspect **documentaire** très riche. C'est à travers les tâches que le personnage de Ahmet accomplit que nous découvrons ces us et coutumes qui nous semblent authentiques et d'un autre âge.

La société villageoise repose sur l'autorité des hommes dès le plus jeune âge. Les territoires sont définis : les garçons jouent au foot et les filles regardent, passives. Les règles posées, le film brouille les pistes en détournant de leurs rôles de prédestination les personnages féminins. C'est en effet sur l'intervention de deux femmes, la tante et l'entremetteuse que les décisions seront prises par des hommes dont le réalisateur ne nous cache pas la faiblesse.

On sent chez Atalay Tasdiken l'influence de son illustre voisin Abbas Kiarostami (*Où est la Maison de mon ami ?*), bien qu'il s'inscrive davantage dans la modernité par le choix d'un rythme plus enlevé et dans la multiplication des actions et des décors. L'image et les cadres sont très travaillés et profitent d'une luminosité transparente caractéristique des pays méditerranéens : les matins sont dorés, les nuits bleu marine et les couleurs chaudes. La succession de séquences courtes installe l'histoire au fil des jours et des nuits qui passent sans jamais s'appesantir. Les scènes sont caractérisées par une économie de plan, sans image inutile. Les personnages sont souvent filmés en plan fixe dans un décor qui les ancre dans le réel. En n'utilisant que très peu de gros plans, le réalisateur nous met à en distance et évite ainsi l'émotion facile qui aurait pu faire de ce joli film un méchant mélodrame.

La métaphore : dans une des premières séquences du film, le réalisateur nous dévoile en quelque sorte la fin de l'histoire : lorsque le paysan vient casser à coups de pelle le barrage que les enfants ont construit dans la rivière pour protéger la petite embarcation sculptée par Ahmet, le frêle esquif emporté par le courant s'éloigne, seul et fragile.

Filmer toute une nuit : en quelques plans, par le truchement du fondu enchaîné, par la mise en scène du personnage qui change de place devant la fenêtre et par l'évolution de la lumière, le réalisateur nous fait traverser la nuit en compagnie du grand-père.